

GABRIEL D'AUBARÈDE

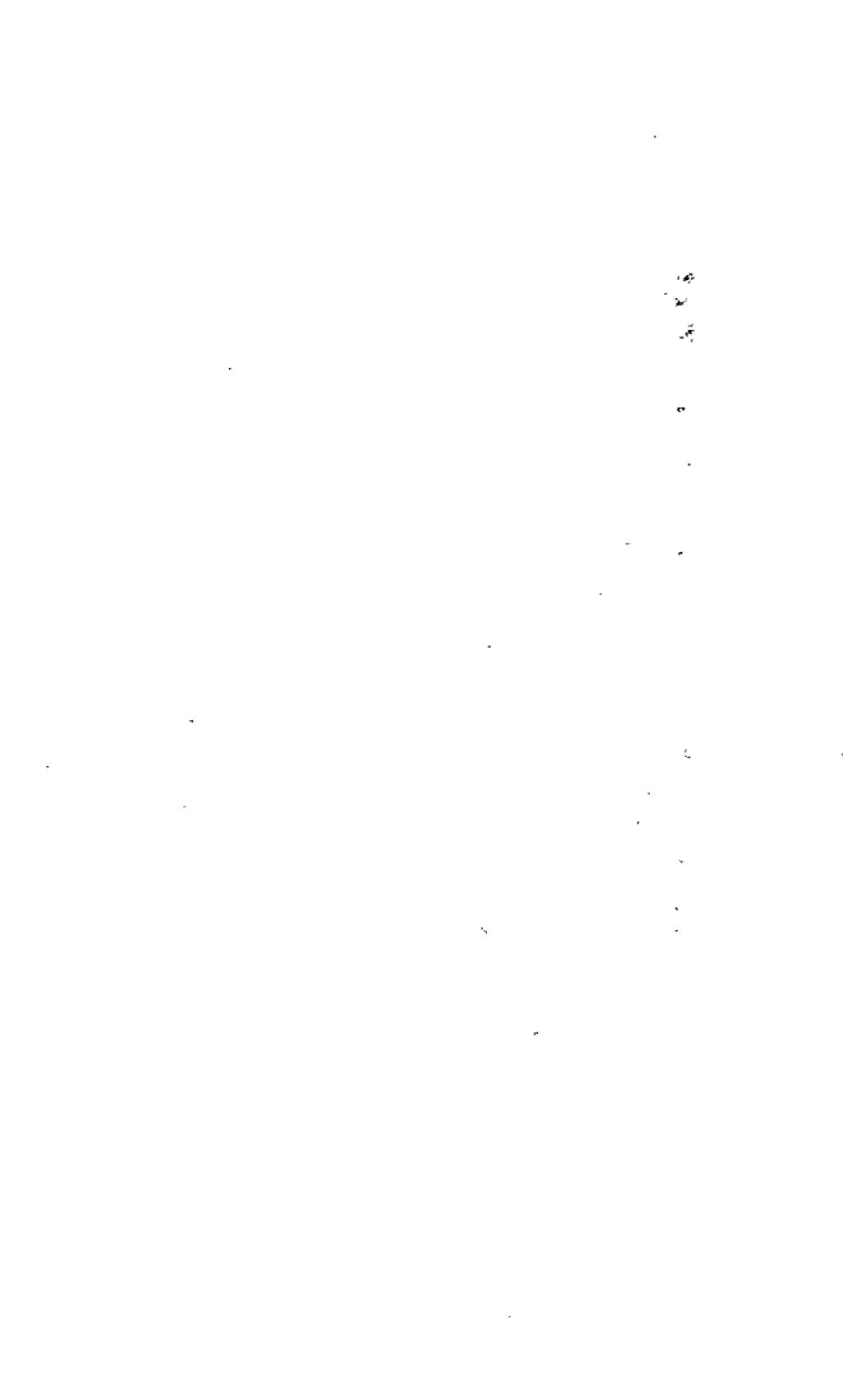
LA RÉVOLUTION
DES SAINTS

1520-1536

nrf

GALLIMARD

*



IOHAN·VA·LEIDEN·EV·KÖNINCK·DER·WEDERDOYER·
THO·MONSTER·WA·ERHAFTICH·GÖTER



HÆC·FACIES·HIC·CVLTVS·ERAT·CŪ·SEPTA·TENE·
REX·OCYDOLIS·ISCV·SED·BREVE·TĒPV3·EGO·
HENRICVS·ALDEGREVER·SVSATIĒ·FACIEBAT·
·ANNO·M·D·XXXVI·
GOTTES·MÄCHT·IST·MYN·CRACHT·

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.*

Copyright by Éditions Gallimard, 1946.

AVERTISSEMENT

Jean Beuckelsz ou Bockelsoon, plus connu sous le nom de Jean de Leyde, ne devait inspirer à la plupart des historiens de la Réforme que des commentaires indignés ou railleurs. Catholiques, protestants, ses biographes l'ont peint comme un des plus fieffés imposteurs, — au surplus fort dévergondé, — qu'ait connus l'histoire des révolutions. Les moins sévères nous le présentent comme un énergumène atteint de folie des grandeurs. Ses coreligionnaires eux-mêmes, les Anabaptistes, après sa mort dans les supplices en 1536, admirable cependant, renièrent avec rancune et dégoût cet ancêtre compromettant.

On n'a pas entrepris de réhabiliter ici ce « Réformateur de mauvais renom ». Les crimes de Jean de Leyde ne passent, ni en nombre ni en horreur, ceux dont maints personnages politiques fort révéérés se rendirent coupables pour arriver au pouvoir, ou pour s'y maintenir un peu de temps. Et ses excès ont, au moins, du style! Ceci dit, il est certain que Jean Bockelsoon ne fut, à aucun titre, un grand homme.

Mais, grande, son aventure le fut certainement, puisqu'en son siècle elle fit frémir d'effroi, ou d'espérance, l'Europe entière. Le lecteur verra qu'il s'en fallut de bien peu — exactement de l'issue de certaine insurrec-

tion, en Hollande, une nuit de mai de l'an 1535 — que la presque totalité de l'Empire de Charles-Quint ne connût la loi imposée par Jean de Leyde à Munster au nom du Christ : la loi anabaptiste, — la loi communiste, dirions-nous, aujourd'hui que les sociologues ne se réclament plus de l'Évangile.

Si les annalistes de toute confession ont à l'envi accablé Jean de Leyde, c'est évidemment pour minimiser la portée d'une entreprise qui dépassait singulièrement la personne de son animateur scandaleux.

Bien plutôt que l'histoire de ce faux prophète — faux ? il apparaît bien aujourd'hui que Jean de Leyde ne se trompa que de quelques siècles... — on s'est proposé d'esquisser la genèse et l'évolution du mouvement qui l'a porté et qui, certes, ne devait pas mourir avec lui !

Cependant, qui cherchera à tirer de cette narration une leçon politique, le fera de son propre chef et sans que l'auteur y soit pour rien.

« L'histoire justifie ce que l'on veut », a noté Valéry. « Elle n'enseigne rigoureusement rien, car elle contient tout, et donne des exemples de tout. » Bien mieux, le même exemple peut justifier les applications les plus opposées, selon l'éclairage que lui prête l'historien ; moins encore : selon l'intonation qu'il donne à son récit.

C'est le cas, nous semble-t-il, de l'extraordinaire et beaucoup trop symbolique expérience tentée par Jean de Leyde à Munster en Westphalie. Qu'il nous eût été facile, rien qu'en concentrant les feux de notre ironie sur ce révolutionnaire extravagant, de déconsidérer en sa personne une cause plus vieille que lui de plus d'un millénaire et qui, sans doute, est loin d'être entendue ! Qu'il nous eût été plus facile encore, en raillant la peur, ou la légèreté de ses adversaires, de tourner en dérision les partisans de l'ordre, éternels aveugles ! Nous avons préféré distribuer équitablement d'un côté comme de l'autre et le respect et cette ironie, discrète, que nous inspirent les choses du passé. Ainsi, selon ses opinions, ses passions

personnelles, chacun pourra tirer de l'aventure anabaptiste des arguments favorables aux thèses qui lui sont chères. Quant au narrateur ingénu, son propos fut simplement d'emprunter, à l'Histoire, une histoire qui lui parut belle et de la conter fidèlement.

G. A.

N. B. — Les lettres entre parenthèses renvoient aux notes groupées à la fin du volume.



I

UN INQUIET : MARTIN LUTHER. — LE GRAND SOUCI DE LUTHER A LA WARTBURG. — LES « ANABAPTISTES » : PREMIER APERÇU D'UNE TRÈS DANGEREUSE DOCTRINE. — LE RÉFORMATEUR DÉCLARE LA GUERRE A CETTE RACAILE SÉDITIEUSE.

« Si j'ai mal parlé, faites-moi voir ce que j'ai dit de mal, et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? Je ne puis soumettre ma foi ni au Pape ni aux Conciles : ils se sont trompés trop souvent. Si donc je ne suis convaincu par les témoignages de l'Écriture, je ne puis et ne veux rien rétracter. Car il n'est pas bon pour un chrétien de parler contre sa conscience. Amen. »

L'homme qui, le 26 mai 1521, prononçait devant les nonces de Léon X, devant l'empereur Charles V, devant les princes, et, a-t-on dit, près de cinq mille personnes assemblées pour entendre sa rétractation solennelle, ces paroles inouïes d'audace et de simplicité, vous le tiendrez pour un intrépide, ou pour un obstiné. Il était bien plus et bien moins que cela : c'était aussi le plus anxieux des hommes. Regardez ce torse bombé de lutteur, cette mâchoire presque carnassière, cette face pleine et musclée orientée vers le ciel : est-ce que tout cela ne dit pas à la fois la plus

fière audace, la volonté, et un farouche entêtement? Mais regardez mieux : dans ces yeux rapprochés, quelle est cette inquiète lueur qui va et vient? Personne n'a pu entendre trembler la voix de Martin Luther prononçant les paroles de la révolte définitive. Mais, cette même voix, la veille, durant la première séance de la Diète, c'était celle d'un écolier intimidé. On l'entendait à peine. Que disait-il, cet écolier? Il implorait qu'on lui laissât une nuit encore pour interroger sa conscience...

« Allons, ce n'est pas encore ce moinillon-là qui mettra en péril l'Église romaine! » avait pu dire l'Empereur goguenard et rassuré, — rassuré pour un jour.

C'est le tremblement de cette âme audacieuse au bord du précipice, qui nous semble le plus digne de remarque à ce moment décisif de la vie du Réformateur. Les paroles terriblement logiques qu'on vient de lire, leur portée fut maintes fois soulignée. Inouïes? Non, elles ne le sont cependant pas. Cent dix années plus tôt, un Jean Huss en prononçait de presque identiques. Et l'enfant trop curieux qui prétend connaître les raisons pour lesquelles sa mère le claque ne dit pas autre chose avec son « pourquoi ? ». Mais cette suprême, cette si humaine hésitation de Martin Luther au moment de prononcer les mots irrévocables, et le surhumain redressement de sa volonté durant la nuit d'angoisse qui dut suivre, nous en disent plus long qu'eux. Ne nous découvrent-ils pas les abîmes d'une de ces âmes cruellement mobiles où s'opèrent d'incessantes métamorphoses au feu de la foi et des passions? Ne nous font-ils pas entrevoir, chez ce grossier, une extraordinaire aptitude à trouver au fond même des pires affres, des plus douloureuses détresses spirituelles, le ressort souverain de la résolution et de l'action?

Grande dut être la surprise de Charles-Quint, le lendemain, quand il entendit le « moinillon » jeter son

impudent syllogisme à la face de l'Église, et de son Empereur. L'on peut penser — car ces désappointements-là mettent en colère! — que le maître de l'Allemagne dût arrêter dès cette minute en son esprit les termes de l'édit interdisant à tous ses sujets de donner asile à l'Augustin.

C'est pourtant ce que devait faire, sous l'influence des pressants conseils d'Érasme à vrai dire, l'Électeur Frédéric, ami de Luther et de ses idées utiles. On sait comment l'Électeur fit enlever le Réformateur excommunié pour le cacher dans son château de la Wartburg, perdu au milieu des nuages et des forêts. Quel asile plus inviolable que cette demeure illustre, où dort Frédéric Barberousse? Tout près, il y a la grotte où Tannhäuser fit l'amour à Vénus. Et, aux alentours, nombreuses sont les mares enchantées où les nixes attirent les jeunes filles imprudentes pour les violer au fond des eaux...

* * *

Les dix mois que Martin Luther passa au château de la Wartburg comptent parmi les plus tourmentés de son existence.

S'il n'avait pas mis à profit ce temps d'isolement pour poursuivre son œuvre maîtresse : la traduction des Écritures dans la jeune langue allemande, cette grande âme si vulnérable aurait peut-être succombé sous les coups des innombrables démons de la solitude.

Car le diable est un esprit triste : « Dans une tête mélancolique le diable prend son bain... Il ne peut souffrir que l'homme soit joyeux. De là vient que la musique le met en fuite. « Moins que cela, un bon pet bien franc, comme celui de cette dame de Magdebourg : *Satanam crepitu ventris fugavit*. Ou, simplement, quelques grands verres de bière pris au cabaret .

en bonne compagnie... Mais quand l'homme est seul en face de son âme, il est sans défense contre les entreprises du Malin et ses mille stratagèmes pour surprendre la pensée.

Luther était le jouet d'hallucinations terribles. Le diable lui apparaissait à peu près chaque nuit, quelquefois en plein jour. L'expérience des innombrables tentations déjà essayées ne servait de rien : Satan surgissait chaque fois sous un nouvel aspect. On montre encore aux visiteurs du château la grande tache plaquée sur la muraille par l'encrier lancé à la face de Lucifer. Mais quel était ce jour-là le visage du redoutable intrus ? Peut-être le groin de cette truie toute noire qui vint, un soir, renifler la Bible entr'ouverte et délaissée ? De quelles ruses inouïes l'ennemi n'usait-il pas ! Une autre fois, c'est une torche qui s'enflamme toute seule dans les ténèbres. Le lendemain, une étoile éblouissante de blancheur. Il osa même se montrer sous la robe et le visage de Jésus-Christ !

A ces mascarades sacrilèges succédaient des jeux d'apparence innocente : Une nuit qu'il repose mieux que d'habitude, Luther est réveillé par un petit bruit sec et répété. Il fait la lumière, et constate que le bahut où il tient enfermés ses vêtements, s'est entre-bâillé. Or, par l'ouverture, s'échappent de menus projectiles propulsés par une main invisible, par le pouce de Satan qui s'amuse à lancer des noisettes contre les solives ! Et le lendemain il jouait à faire rouler dans l'escalier des tonneaux par douzaines, au milieu d'un fracas épouvantable. Les jours où il lui plaisait de se manifester sans se montrer, celui qu'on tenait pour le roi de la tristesse n'était plus qu'un farceur enfantin. Suprême et redoutable stratagème : ces niches étaient le prélude d'effroyables tourments.

Prétendre faire penser les hommes illustres est la plus impudente des licences qu'un écrivain puisse s'arroger. Mais les témoignages que ceux-ci nous

laissèrent sur leur propre vie intérieure valent bien ce que leurs contemporains nous content de leurs paroles, de leurs gestes, et, même, de leurs actes. S'interdire d'user de ces aveux précieux serait pousser trop loin le scrupule. Or, peu de grandes âmes se dévoilèrent aussi souvent, aussi librement, on pourrait dire avec autant d'impudeur, que ce Luther qui devait condamner la confession. Le secret de la crise morale qu'il traversait à cette époque si critique de sa carrière, il n'est donc ni ardu ni téméraire d'essayer de le percer.

Tentations sensuelles? Bien sûr! « Ma chair indomp-tée me brûle d'un feu dévorant. » Elle devait le brûler d'autant plus qu'en cette princière demeure la chère était plus qu'abondante : « Je me sens tout alourdi à force de manger et de boire! », gémissait-il, lui qui se fût contenté avec joie d'« un hareng sec et de sel »... à condition qu'on ne lui servît rien d'autre. Bagatelles que tout cela! « Les tentations de la chair sont peu de chose, mais celles qui touchent à l'éternité Dieu vous en garde! Car alors on ne sait plus si Dieu est le diable ou si le diable est Dieu. » On ne prétendra pas, dans cet ouvrage, accéder à ces hauts domaines. D'ailleurs, il serait ingénu de croire que le souci foncier de Luther durant cette année de retraite était tout entier spirituel. Il était, en même temps, très humain. C'était l'appréhension que son œuvre ne fût mise en péril durant son absence, et mise en péril — ah! le douloureux ulcère! « Satan n'a pas voulu que les pirates adversaires me vinssent du côté des papistes : il a voulu qu'ils sortissent de mon propre sein! » — moins par les ennemis de sa jeune Église que par ses disciples eux-mêmes!

Cette pensée désolante hantait l'Augustin réduit au silence. En vain il essayait de l'écartier au moyen de l'étude, de la macération, de la prière. Sa puissante imagination la ramenait sans cesse.

Se souvenait-il de ces chenilles éblouissantes, émeraude avec des boucles d'or ou d'argent, qu'un jour il observait dans un jardin : « Leur robe était belle et brillante, mais, au dedans, ces bêtes sont pleines de poison. Et, du reste, n'est-ce pas le diable qui les apporte, puisqu'elles ont des cornes sur le nez ? Il en est ainsi des sectaires : ceux-ci séduisent les docteurs par leur science artificieuse, ceux-là flattent le peuple en lui promettant le royaume de Dieu sur la terre, mais leurs doctrines toutes charnelles sont fausses et corrompues. Hélas ! Ils n'en font que plus aisément des disciples. Un seul papillon suspendu à une feuille pond une longue traînée d'œufs d'où éclosent autant de jeunes chenilles. Pareillement, un seul faux prophète engendre une foule de fanatiques et de visionnaires... »

Entendait-il, au crépuscule, le coassement des grenouilles s'élever de la campagne environnante, c'est encore au pullulement des hérétiques et des sectaires qu'il songeait, — des sectaires issus de sa propre doctrine, là était le point douloureux sur lequel s'acharnait Satan.

C'est alors, en effet, que la plus maligne des tentations, le doute, se jetait sur lui : « Et si c'était toi qui te trompais ? Pourquoi serais-tu seul, Martin Luther, à avoir le sens droit ? Pourquoi toi et nul autre ? O présomptueux ! En dehors de toi, le monde entier serait-il dans l'erreur ? Tant de siècles n'auraient progressé que sur la mauvaise route ?... Si c'était toi le responsable des erreurs des Sacramentaires, des Anabaptistes et de leur séquelle, entraînant des centaines et des centaines de milliers d'âmes dans la damnation éternelle ? »

Mais que la voix divine du rossignol un moment submergée par l'immonde chœur jaillît à nouveau dans la nuit pure, et l'âme mobile du Réformateur retrouvait en un instant son courage, son ardeur combative et sa foi :

« Le coassement des grenouilles, c'est la parole des hérétiques, mais le chant du rossignol solitaire, c'est la parole de Jésus-Christ! »

* * *

Le fait est qu'un funeste esprit de surenchère commençait à diviser déjà, là-bas à Wittenberg, le troupeau privé de son berger. Troublés par l'absence de Luther — le bruit de sa mort avait même couru — mais enhardis par l'exemple de sa révolte, les disciples du Réformateur s'excitaient les uns les autres à trahir sa doctrine et sa cause sous prétexte de les servir. Chacun voulait aller plus loin que l'autre, et plus loin que le maître.

Le professeur Carlstadt, qui conférait hier à l'Augustin son grade de docteur en théologie, trouvait timide le souci qu'avait son ancien élève devenu son chef de maintenir l'exercice d'un certain culte. Luther lui-même ne niait-il pas la transsubstantiation? Si la Messe était magie pure, il la fallait donc abolir. Pourquoi ces demi-mesures? N'était-ce pas hypocrisie que s'en tenir là? Cet homme remuant et jaloux fit si bien qu'un beau jour la populace envahit les églises, forçant les tabernacles et brisant les statues.

Premier pas fait vers la violence, toujours si vivement déconseillée par le maître. Encore les Sacramentaires ne s'en prenaient-ils qu'aux objets du culte. Mais d'autres faisaient présager des désordres bien pires.

Ceux qu'on nommait, improprement, les « Anabaptistes ¹ », les Rebaptiseurs, menaçaient de s'attaquer dès qu'ils le pourraient à l'État lui-même et à tous ceux qui possédaient. Les Anabaptistes se sou-

¹ Du grec *ana* : derechef. En allemand : *die Wiedertaüfer*.

ciaient peu de « réformer » l'Église du Christ : ils la voulaient rebâtir depuis ses assises. Extrémistes de la Réforme, ils prétendaient reconstruire la société toute entière sur le modèle de la primitive communauté chrétienne.

On les appelait les « Anabaptistes » par dérision (entre eux, ils se nommaient les « Saints », ou encore les « Régénérés » ou, simplement, les « Frères »), mais ce sobriquet les faisait hausser les épaules. Le baptême qu'ils administraient à leurs adeptes n'était nullement à leurs yeux un « second » baptême, le premier, celui que les « impies » donnent aux enfants en bas âge, étant pour eux dénué de toute valeur. Renouvelant l'hérésie condamnée naguère par Tertullien, ils proclamaient que seul est valable devant Dieu le baptême dispensé aux adultes en âge de comprendre. « Celui qui croit *et* sera baptisé, sera sauvé » a dit l'Apôtre : la foi doit donc précéder le sacrement.

Mais la rebaptisation des chrétiens n'était qu'un des aspects relativement bénins de cette confuse et très subversive doctrine. Catholiques ou Luthériens en riaient encore, à cause de l'immensité des ambitions de la secte. Un Luther ne pouvait en rire. Aux yeux de cet homme aussi prudent qu'audacieux, foncièrement conservateur, mais aussi connaissant bien l'âme du peuple dont il était l'enfant, la doctrine des « Saints » recélait dans ses folles profondeurs la ruine de toute Église et de l'État.

Le Réformateur avait hardiment rejeté toutes interprétations humaines des Écritures. Mais il tenait avec force, et maintiendrait jusqu'à la mort, que le texte des Livres sacrés devait servir de règle ; on pouvait, on devait rejeter toutes les additions des Pères et des Conciles ; on ne pouvait, on ne devait rien retrancher de la Bible, ni rien y ajouter. De là le soin passionné, de là l'extrême scrupule qu'il apportait à la traduction littérale des Écritures. *Die ganze heilige Schrift des*

alten und neuen Testament : Là dedans était la Loi, la Loi tout entière, et là seulement. Les Anabaptistes convenaient aussi que la Loi était dans la Bible, mais ils n'admettaient pas qu'elle y fût tout entière : Pourquoi, disaient-ils, l'Esprit aurait-il un jour cessé de souffler ? Pourquoi Jésus serait-il le dernier des prophètes ? A d'autres temps, il faut d'autres prophètes. Car la révélation divine est permanente. Tout Chrétien a sa part d'infaillibilité en certaines heures où l'Esprit Saint lui parle à l'oreille, surtout s'il est simple de mœurs, pauvre et ignorant. Le croyant n'a besoin d'aucun intermédiaire entre Dieu et lui. Chacun des Saints a le privilège, le droit et le pouvoir de converser avec l'Éternel. Ainsi donc, plus de temples : l'homme entend mieux la voix divine sous les cieus découverts. Et plus de prêtres, mais de simples prédicateurs non gradués. Bientôt, c'était à craindre, il n'y aurait plus que des prophètes et des visionnaires.

Ils allaient plus loin encore.

La bonne œuvre sans la foi n'est rien, soutenait Luther. La foi sans l'œuvre ne suffit pas, répliquaient les Anabaptistes. Pour eux, un Chrétien se reconnaît non à la teneur de ses croyances, mais à ses actes, à la conformité de sa conduite avec l'enseignement du Christ. Et il fallait convenir que beaucoup se comportaient en Chrétiens authentiques : modestes, ennemis de toute mode, mangeant peu, priant beaucoup, respectueux du nom divin, — ils auraient préféré mourir plutôt que de prononcer un serment — ennemis déclarés de la guerre et vivant entre eux vraiment en enfants de Dieu, c'est-à-dire comme des frères. Mais ces mœurs pacifiques s'accordaient curieusement avec des appétits déclarés de violence et de destruction.

Bien entendu, ils se déclaraient partisans du libre-arbitre avec véhémence, ils rejetaient la prédestination avec mépris. Mais pourquoi ? Seulement parce que cette mortifiante notion compromet celle de la

collection

LEURS FIGURES

(Extrait du catalogue)

XIV^e SIÈCLE

HÉLOÏSE

par ENIC MC LEOD

XV^e SIÈCLE

ÉRASME

par ALBERT MAISON

**CHARLES VII
ET SON MYSTÈRE**

par PHILIPPE ERLANGER

XVI^e SIÈCLE

PARACELSE LE MÉDECIN MAUDIT

par le Dr. RENÉ ALLENDY

HENRI III

par PHILIPPE ERLANGER

MACHIAVEL

par AUGUSTIN RENAUDET

LUTHER CALVIN

par DIMITRI MÈREJKOWSKY

LÉONARD DE VINCI

par ANTONINA VALLENTIN

○

collection

**MÉMOIRES DU TEMPS PASSÉ
POUR SERVIR AU TEMPS PRÉSENT**

**MÉMOIRES
DE SULLY**

présentés et annotés par
LOUIS-RAYMOND LEFÈVRE

**JOURNAL DE L'ESTOILE
pour le règne de Henri III
(1574-1589)**

texte intégral présenté et annoté par
LOUIS-RAYMOND LEFÈVRE

**CORRESPONDANCE
DE NAPOLEON**

présentée et annotée par
MAXIMILIEN VOX

MÉMOIRES DE GORANI

première édition française éditée par
ALEXANDRE CASATI
et présentée par
RAOÛL GIRARDET

SOUVENIRS D'ALEXIS DE TOCQUEVILLE

Édition présentée par LUC MONNIER

En préparation

L'AN MILLE

textes traduits et annotés par E. POGNON

MÉMOIRES D'ALEXANDRE DUMAS

texte intégral présenté et annoté par P. JOSSERAND